

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Œuvre : Decameron](#)[Collection](#)[Structuration](#)  
[Corpus : Éditions en langue française](#) - [Décameron](#)[Collection](#)[Édition : 1552](#)  
[Guillaume Rouillé](#) [Decameron](#)[Collection](#)[Exemplaire : 1552](#) [Guillaume Rouillé](#)  
[Décameron](#) [Marciana](#)[Item](#)[Texte : 1552](#) [Guillaume Rouillé](#) [Décameron](#) [Prologue J4](#)

## Texte : 1552 Guillaume Rouillé Décaméron Prologue J4

### Auteurs : Boccace

### Informations générales

TitreTexte : 1552 Guillaume Rouillé Décaméron Prologue J4  
Cadre du projetMaster Ca' Foscari 2019-2020

### Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

12 Fichier(s)

### Les mots clés

[Decameron, Prologue de section](#)

### Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Transcription du texte

Transcription{C 1 r°} La quatriesme journée du Decameron, en laquelle on devise soubz le gouvernement de Philostrate, de ceux les amours desquelz ont eu malheureuse fin.

Trescheres dames, j'avoye toujours pensé, tant par ce que j'ay autresfois ouy dire aux sages, que pour l'avoir veu, & leu, que le vent ardent, & impetueux d'envie, ne d'eust jamais frapper sinon les hautes tours, & les plus eslevées cimes des arbres: mais je me treuve {C 1 v°} grandement deceu en mon opinion. Par ce que ayant toujours faict ce que j'ay peu, pour fuyr l'outrageuse impetuosité de ce vent enragé, je me suis parforcé d'aller, non pas par le plain chemin seulement, mais aussi par les vallées tres profondes: ainsi qu'il se peut voir clairement, lysant ces presentes nouvelletés que j'ay escriptes, non seulement en prose vulgaire Florentine, sans aucun tiltre: mais encor'en stile tres bas, & autant remis qu'il m'a

esté possible. Et combien que j'aye esté rudement esbranlé, voyre presque  
desraciné par les agitations d'un tel vent, & tout dessiré par les morsures de ceste  
envie, si n'ay-je peu pourtant discontinuer, ne interrompre mon entreprinse.  
Parquoy je puis assez manifestement comprendre, que ce que les sages ont  
accoustumé de dire, que la seule misere est sans envie en ce monde, est verité. Or  
est il ainsi, mes tressages dames, que aucuns ayant veu ces petites nouvelles, ont  
dit, que vous m'estes trop agreables, & que c'est chose indigne de moy, & dont je  
ne puis acquerir honneur, que de me delecter si grandement à vous complaire, &  
consoler, ou de tant vous louer comme je fay, ainsi que d'autres qui vouloient dire  
pis, ont dit. Autres faignans vouloir parler plus sobrement, ont pareillement dit,  
qu'il n'est gueres bien seant à mon aage de m'amuser doresnavant à telles choses  
comme à deviser des femmes, ou tacher de leur complaire. Plusieurs autres, faisans  
demonstration d'estre amateurs de ma renommée. disent que je feroye trop plus  
sagement, de me tenir avec les muses en Pernase, que de m'envelopper {C 2 r°} en  
ces follies parmy vous autres. Et encores en y a il eu quelques uns parlans plus  
despiteusement que sagement, qui ont dit, que ce seroit plus discrettement faict à  
moy, de regarder comment je pourroye avoir dequoy vivre, que de m'amuser apres  
ces frasques, & me paistre ainsi de vent. Et quelques autres veulent, pour  
calomnier mon travail, vous faire acroire, que les choses que je vous ay recitées,  
ont esté desguisées par moy, & figurées d'autre sorte qu'elles n'ont esté. Par ainsi  
vous voyez (vertueuses dames) comment ce pendant que je travaille pour vostre  
service, je suis agité & molesté de telz souflemens, & persé jusques au vif des dentz  
agues & venimeuses d'envie. Ce que je suporte (comme Dieu scait) de bien bon  
cueur. Et combien qu'il appartienne à vous seules de me deffendre en cecy, si  
n'enten-je pourtant d'y espargner mes forces, & sans leur respondre autant qu'il  
seroit convenable, les vueil oster promptement d'autour de mes aureilles, avec  
quelque legiere responce, & sans y songer. Car je regarde que si (moy n'estant  
encores parvenu à la troisiesme partie de mon labeur) ilz sont desja en grand  
nombre, & qui presument beaucoup, ilz pourroient, s'ilz ne sont repoussez du  
commencement, multiplier tellement avant que je fusse à la fin, que avecques peu  
de peine qu'ilz prendroient, ilz me mettroient à fons, sans ce que voz forces  
(combien qu'elles soient grandes) peussent servir lors pour y resister. Mais avant  
que je vienne à respondre à piece d'eux, je vueil racompter en ma faveur une  
nouvelle, non pas entiere, affin qu'il ne semble que je vueille {C 2 v°} mesler les  
miennes parmy celles d'une si louable compagnie, comme fust celle que je vous ay  
demonstrée : mais partie d'icelle: à fin que se qui en deffaudra, monstre assez,  
qu'elle n'est pas de celles là. Disant par maniere de levis à ceux qui m'assailtent,  
que ja long temps a, il y eut en nostre cité un citoyen nommé Philippes Balduccy,  
homme d'assez basse condition, mais au demeurant riche, bien acheminé & expert  
en plusieurs choses selon son estat: lequel avoit une femme qu'il aymoit  
parfaictement, & elle luy, vivans ensemble d'une vie douce & paisible: ne pensans à  
rien, tant comme à complaire entierement l'un à l'autre. Or avint (comme il avient  
de tous) que la bonne dame passa de ceste vie en l'autre, & ne laissa autre chose de  
soy à son mary, que un filz qui estoit paraventure de l'aage de deux ans. Ce mary  
demoura autant desconforté, pour la mort de sa femme, que homme demoura  
jamais. d'autant qu'il avoit perdu chose qu'il aymoit fort, & se voyant séparé de la  
compagnie qu'il aymoit le plus, delibera du tout de ne vouloir plus estre du monde:  
mais s'adonner au service de Dieu, & faire le semblable de son petit filz. Parquoy  
ayant donné tout son bien pour Dieu, s'en alla incontinent sur le mont Asinaire, ou  
il se meit en une petite cahuette avecques son filz, vivant avecques lequel  
d'aumosnes, d'abstinences, & d'oraisons, il se gardoit sur tout de deviser jamais en

sa presence d'aucunes choses mondaines, ne de luy en laisser rien veoir: à fin qu'elles ne le divertissent d'un tel service: mais luy parloit tousjours de la gloire de la {C 3 r°} vie eternelle, & de Dieu, & des sainctz, ne luy enseignant autre chose que sainctes oraisons, & le tint en ceste vie plusieurs ans, ne le laissant jamais sortir de la cahuette, ny ne luy monstrant autre chose que soy. Le bon homme avoit de coustume de venir quelque fois à Florence, là ou ayant receu selon ses opportunitez quelque aulmosne des amys de Dieu, il s'en retournoit à son hermitage. Or avint que le garson estant desja de l'aage de dixhuit ans, & le pere vieil, il luy demanda un jour ou il alloit. Le pere le luy dist: à qui le garson dist alors, mon pere, vous estes desormais vieil, & pouvez supporter mal aisément la peine, pourquoy ne me menez vous une fois à Florence ? à fin que en me faisant congnoistre les amys, & devotz de nostre Seigneur, & les vostres, je (qui suis jeune, & supporteray mieux la peine que vous) puisse apres aller à Florence pour noz necessitez, & vous demourerez ce pendant icy. Le bon homme voyant que le garson estoit desja grand, & le pensant si habitué au service de Dieu, que les vanitez du monde le pourroient mal aysément tirer à elles, dist en soymesmes. Cestuy cy dit tresbien. Parquoy voulant aller à Florence il le mena avecques soy. Quand il fut là, & qu'il vit les palays, les maisons, les eglises, & toutes les autres choses dont on voit la ville toute pleine, il commença à s'en esmerveiller fort: comme celuy qui n'en avoit jamais veu: aumoins qu'il en eust souvenance. Et demandoit de plusieurs choses à son pere, que c'estoit, & comment on les nommoit. Le pere le luy disoit. Et quand il {C 3 v°} l'avoit ouy dire il demouroit content: puis s'enqueroit d'une autre chose, tant qu'en demandant ainsi, le filz d'un costé, & luy respondant le pere de l'autre, ilz rencontrerent par fortune une troupe de belles jeunes dames, & bien en ordre, qui venoient d'unies nopus. Lesquelles tout aussi tost que le garson les veit, demanda à son pere qu'elle chose c'estoit. À qui le pere dist, mon filz, baisse les yeux en terre, & ne les regarde point: car c'est une mauvaise chose. Le garson dist alors. Mais comment s'appellent elles? Le pere pour non reveiller en l'apetit concupisuble du jeune garson, aucun inclinable desir moins que utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est à sçavoir, femmes. Mais luy dist: elles se nomment oyes. O' chose esmerveillable à ouir, que cestuy cy qui n'en avoit jamais veu, ne se souciant des palais, ne du beuf, ne du cheval, ne de l'asne, ne d'argent, ne d'aucune autre chose qu'il eust veuë, dist soudainement. Mon pere, je vous prie faictes tant que j'aye une de ces oyes. À qui le pere dist: O' Jesus mon filz, taiz toy, c'est une mauvaise chose. Et le garson en demandant luy dist: comment mon pere, les mauvaises choses sont elles ainsi faictes? Ouy dist le pere. Et le garson respondit, je ne sçay que vous voulez dire, ne pourquoy ces choses cy sont mauvaises: car quant à moy il ne me semble point avoir encores veu chose si belle ne si plaisante, comme elles, qui sont beaucoup plus belles que les anges painctz que vous m'avez plusieurs fois monstrez. He mon pere, je vous supplie si vous m'aymez faictes que nous menions là hault une de ces oyes, & je luy donneray à {C 4 r°} paistre. Je ne le vueil pas, dist le pere: tu ne sçais point par ou elles se paissent. Et lors il cogneut incontinent que la nature avoit plus de force que son sens, & se repentit de l'avoir mené à Florence. Mais ayant jusques icy assez dit de la presente nouvelle, je suis content d'en demourer là, & vueil retourner à ceux à qui je l'ay racomptée. Aucuns doncques de ceux qui me reprennent, disent que je fay mal, (mes jeunes dames) de me parforcer à vous complaire, & que vous me plaisez trop, ce que je confesse devant tout le monde, j'enten que vous me plaisez grandement, & que je me parforce de vous complaire entierement. Et leur demande s'ilz s'esbahissent de cecy, considerant, je ne dy pas que j'aye congneu les baisers amoureux, les plaisans embrassemens, & les delectables fruitions, qu'on prent

souvent de vous autres mes doulces dames: mais seulement d'avoir veu, & voy  
continuellement voz louables conditions, la desirable beaulté, l'aornée gentilesse, &  
oultre ce vostre honesteté feminine: puis qu'à celuy qui avoit esté nourry, eslevé &  
devenu grand sur une montaigne sauvage, & solitaire, dedans le pourpris d'une  
petite cahuette, sans autre compagnie que de son pere, vous fustes incontinent  
qu'il vous vit, la seule chose qu'il desira, qu'il demanda, & qu'il voulut seulement  
suyvre avec affection. Ceux cy doncques me reprendront ilz ? me mordront ilz ? me  
dessireront ilz ? si vous me plaisez, ou bien si je me parforce de vous complaire ?  
Moy duquel le corps n'a esté produit du ciel sinon pour vous aymer, & qui des ma  
premiere enfance y ay mis toute mon entente, sentant la vertu de {C 4 v°} la  
lumiere de voz yeulx, la doulceur de voz parolles melliflues, & la flamme allumée  
par pitoyables soupirs. Considerant mesmement que vous pleustes avant toute  
autre chose à un pauvre hermite, garsonneau, sans sentiment, ou plutost à une  
beste sauvage. Pour certain qui ne vous ayme, & qui ne desire estre aymé de vous,  
me reprend comme celuy qui ne sent, & ne cognoist les plaisirs, ne la vertu de  
l'affection naturelle, aussi je ne m'en soucie gueres. Quant aux autres qui parlent  
de mon aage, ilz monstrent bien qu'ilz ne cognoissent point que encor'que le  
porreau ayt la teste blanche, il à [a] pourtant la queuë verte. Ausquelz (laissant à  
part la gaudisserie) je respondz, que je ne tiendray jamais à honte (tant que la vie  
me durera) de complaire aux choses, ausquelles Guido Calvacant & Dante Aligieri  
desja vieux, & messire Cino de Pistoye plein d'aage tindrent à honneur, & leur fut  
chose tresagreable de complaire, & n'estoit que ce seroit sortir hors de la façon de  
nostre deviser, je allegueroye les hystoires parmy mon dire: & monstreroye qu'elles  
sont toutes pleines d'hommes anciens, & vaillans, lesquelz en leur aage plus meur  
ont estudié songneusement de complaireaux dames. Quoy ne sachantz ceux cy, le  
voysent chercher, & l'apprennent. Or de m'en devoir aller demourer en Parnase  
avec les muses, je confesse que le conseil est tresbon: mais nous ne pouvons  
toujours demourer avecques elles, ne elles avecques nous, & toutesfois quand il  
advient que l'homme partant d'avecques elles, elles se delectent de veoir chose qui  
leur ressemble, il ne merite d'en estre blasmé. Or est il que {C 5 r°} les muses sont  
femmes, et encor que les femmes ne valent ce que font les muses, si est ce qu'en  
premier aspect elles ont ressemblance d'icelles muses : tellement que quand les  
femmes ne me plairoient pour autre raison, elles me devroient plaire pour ceste là.  
Oultre ce que les dames m'ont jadis esté occasion de composer mille vers, ou les  
muses ne furent jamais occasion de m'en faire faire un seul. Bien est il vray qu'elles  
m'ayderent bien, et m'enseignerent de les composer, voire & paraventure à  
escrire ces nouvelles. Et combien que ce soit chose tresbasse, si sont elles  
neantmoins venuës plusieurs fois demourer avecques moy, pour le service  
paraventure, & en l'honneur de la ressemblance que les femmes ont à elles.  
Parquoy en tissant ces choses cy, je ne m'esloigne pas tant (comme plusieurs  
penseroint paraventure) ne du mont de Parnase, ne des muses. Mais que dirons  
nous à ceux là qui ont si grande compassion de ma faim, qu'ilz me conseillent que  
je pourchasse d'avoir dequoy vivre ? Certes je ne sçay, sinon que voulant penser en  
moymesmes qu'elle seroit leur responce si je leur en alloye demander par  
necessité, je pense qu'ilz diroient, va en chercher parmy tes fables. Et je leur fay  
sçavoir que les poëtes en ont jadis plus trouvé parmy leurs fables, que beaucoup de  
riches n'ont faict parmy leurs thresors, & aussi qu'il en ya eu plusieurs autres qui  
ont faict fleurir leur aage autour de leurs fables, là ou au contraire grand nombre  
d'autres cherchantz d'avoir plus dequoy vivre qu'il ne leur estoit besoing, se sont  
ruynéz et perduz malheureusement. Que diray-je plus ? que ceux là que {C 5 v°} je  
vueil dire me chassent hardiment quand je leur en iray demander, non pas que (la

Dieu grace) j'en aye besoing : mais quand encor la nécessité surviendroit, je sçay (suyvant l'Apostre) abonder & endurer nécessité, & par ainsi que personne ne se soucye de moy, plus que je m'en soucie. Quant à ceux qui disent que ces choses n'ont pas esté ainsi comme je les dy, certes je auoye grand plaisir qu'ilz aportassent les originaulx, s'ilz se trouvoient discordans de ce que j'escry, je diroye qu'ilz auoyent juste occasion de me reprendre, & moy mesmes me parforceroye de m'amender, mais jusques à ce qu'ilz me facent apparoir d'autres choses que de parolles, je les laisseray avec leur opinion & suyvray la mienne, disant d'eux ce qu'ilz disent de moy. Or m'estant avis que pour ceste foys je leur ay assez respondu, je dy tresgentilles dames, que à l'ayde de Dieu & de la vostre, en laquelle j'espere je tireray plus oultre, armé de bonne patience, tournant le doz à ce vent & le laissant soufler, par ce que je ne voy point qu'il sceust advenir de moy autre chose que ce qu'il advient de la poussiere menuë, quand un tourbillon de vent la soufle : car ou il ne la fait mouvoir de dessus terre, ou s'il l'eslieue il la porte en hault, et plusieurs fois la laisse sur la teste des hommes, sur la couronne des Roys et des Empereurs, & quelque fois sur les haultz palais, & sur les plus haultes cimes des tours : desquelles si par fortune elle tombe, elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'ou elle est partie. Et par ainsi si je me deliberay jamais de vous complaire de toute ma puissance en aucune {C 6 r°} chose, certes je m'y disposeray maintenant plus que jamais : par ce que je cognoy bien qu'il n'y aura personne qui puisse dire avecques raison, sinon que les autres & moy qui vous aymons, faisons ce que nature a commandé : pour resister aux loix de laquelle il fauldroit trop grandes forces : lesquelles on a veu employer plusieurs fois, non seulement en vain, mais avecques le tresgrand dommage de celuy qui s'en travailloit. Lesquelles forces je confesse n'avoir point, & si ne desire de les avoir en cest endroit, ou si je les avoye, je les presteroye plus tost à un autre, que de les mettre en œuvre pour moy, parquoy je conseille à ceux qui me veulent ainsi picquer et blasmer qu'ilz se taisent. Et s'ilz ne se peuvent eschauffer à aymer, qu'ilz vivent en leur morfondure, & demourans en leurs delices, ou plus tost appetitz corrompuz, qu'ilz me laissent demourer à mon appetit ce peu de temps que j'ay à vivre. Mais il est temps mes belles dames de retourner d'ou nous sommes partiz, & de suyvre l'ordre encommencé : car nous avons assez extravagué. Le soleil avoit déjà chassé toutes les estoilles du ciel et l'ombrage humide de la nuict de dessus la terre quand Philostrate Roy, s'estant levé, fit pareillement lever toute sa compagnie. Puis estant venuz au beau jardin commencerent à passer le temps, et disnerent (l'heure du disner venuë) au lieu qu'ilz avoyent souppé le soir precedent. Et apres que le soleil fut au plus hault qu'il peut estre & qu'ilz se furent levez de dormir, ilz se seirent à la maniere acoustumée aupres de la belle fontaine. Et lors le Roy commanda à ma dame Fiammette qu'el{C 6 v°} le donnast commencement aux nouvelles. Laquelle sans plus attendre qu'on le luy dist, commença à parler gracieusement ainsi.

Transcriputeur.rice

- Lagnena, Michela
- Schileo, Anna

Chargé.e de la révisionIacampo, Simona

## Informations sur la notice

ÉditeurÉquipe Tragiques Inventions, Magda Campanini (Univ. Ca' Foscari-Venezia), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)  
Mentions légalesFiche : Équipe Tragiques Inventions, Madga Campanini

(Université Ca' Foscari), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)  
Dernière mise à jour de la notice 16/06/2020.

## Citer cette page

Boccace, Texte : 1552 Guillaume Rouillé Décameron Prologue J4, 1552

Équipe Tragiques Inventions, Magda Campanini (Univ. Ca' Foscari-Venezia), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/tragiques-inventions/items/show/11>

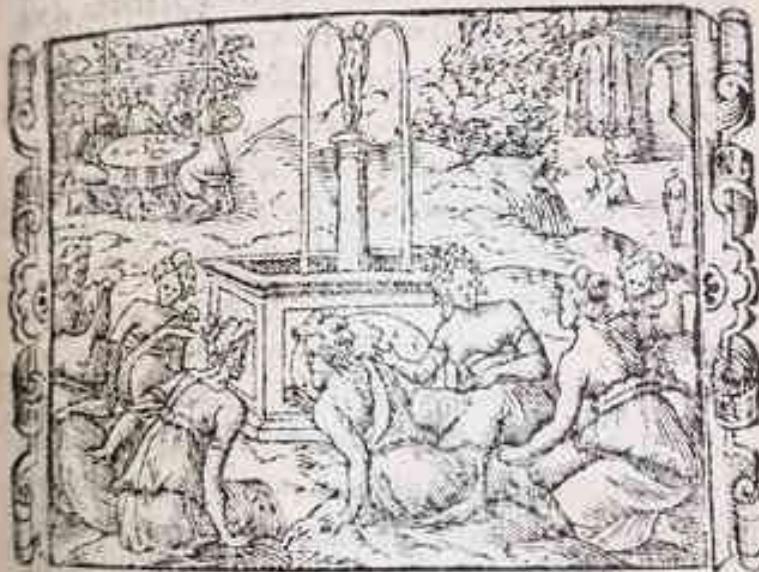
Copier

Notice créée par [Anna Schileo](#) Notice créée le 12/03/2020 Dernière modification le 29/03/2023

---

LA QUATRIÈME FOI  
NNE DU DECAMERON,  
En laquelle on deuise soubz le gouerne-  
ment de Philostrate, de ceux les  
amours desquelz ont eu  
malheureuse fin.

405



RESCHERES dames, i'auoye  
touſours penſé, tant par ce que i'ay  
autreſois ouy dire aux ſages, que  
pour l'auoir veu, & leu, que le vent  
ardent, & impetueux d'enuie, ne  
deuſt iamais ſapper ſi non les hautes tourſ, & les  
plus eſteuees cimes des arbores: Mais ie me trenue

C

grandement deceu en mon opinion. Par ce que ayant tousiours fait ce que i'ay peu, pour fuyr l'outrageuse impetuosité de ce vent enragé, ie me suis parforce d'aller, non pas par le plain chemin seulement, mais aussi par les vallees tres profondes ainsi qu'il se peut voir clairement, lysant ces presentes nouvelles que i'ay escriptes, non seulement en prose vulgaire Florentine, sans aucun tiltre: mais encor' en stile tres bas, & autant remis qu'il m'a été possible. Et combien que i'aye été rudement esbranlé, voyre presque desraciné par les agitations d'un tel vent, & tout desiré par les morsures de ceste enue, si n'ay ie peu pourtant discontinuer, ne interrompre mon entreprinse. Parquoy ie puis assez manifestement comprendre, que ce que les sages ont accoustumé de dire, que la seule misere est sans envie en ce monde, est verité. Or est il ainsi, mes tressages dames, que aucun ayant veu ces petites nouvelles, ont dit, que vous m'estes trop agreables, & que c'est chose indigne de moy, & dont ie ne puis acquerir honneur, que de me deleiller si grandement à vous complaire, & consoler, ou de tant vous louer comme ie fay, ainsi que d'autres qui vouloient dire pis, ont dit. Autres faignans vouloir parler plus sobrement, ont pareillement dit, qu'il n'est gueres bien seant à mon aage de m'amuser d'oresnauant à telles choses comme à demiser des femmes, & racher de leur complaire. Plusieurs autres, faisans démonstration d'estre amateurs de ma renommee, disent que ie seroye trop plus sagement, de me tenir avec les muses en Pernase, que de m'envelopper en

en ces folles parmy vous autres. Et encores en y a  
il en quelques vns parlant plus despitueusement que  
sagement, qui ont dit, que ce seroit plus discrette-  
ment fait à moy, de regarder comment ie pour-  
roit avoir deqoy riure, que de m'amuser apres  
ces fuisques, & me poistre ainsi de rent. Et quel-  
ques autres veulent, pour calomnier mō travail, vous  
faire acroire, que les choses que ie vous ay recitéez,  
ont esté desguisees par moy, & figurees d'autre sorte  
qu'elles n'ont esté. Par ainsi vous voyez (vertueu-  
ses dames) comment ce pendant que ie traualle pour  
vostre service, ie suis agité & molesté de telz sou-  
fremens, & perse iusques au rif des dentz agues  
& venimeuses d'enuie. Ce que ie suporte (comme  
Dieus le fait) de bien bon cuer. Et combien qu'il ap-  
partienne à vous seules de me deffendre en cecy, si  
n'enten-je pourtant d'espargner mes forces, & sans  
leur respondre autant qu'il seroit conuenable, les  
veuils oster promptement d'autour de mes aureil-  
les, avec quelque legtere response, & sans y songer.  
Car ie regarde que si (moy n'estant encores parvenu  
à la troisième partie de mon labur) ilz sont desiu  
en grand nombre, & qui presument beaucoup, ilz  
pourroient, s'ilz ne sont repoussez du commencement,  
multiplier tellement avant que ie fusse à la fin, que  
aucques peu de peine qu'ilz prendroient, ilz me  
mettroient à fons, sans ce que vous forces (combiens  
qu'elles soient grandes) puissent servir lors pour y re-  
fister. Mais auant que ie vienne à respondre à piece  
d'eux, le vuil racompter en ma faveur vne nouuel-  
le, non pas entiere, affin qu'il ne semble que ie vuaille

C 2

mesme les miennes parmy celles d'une si l'onable compagnie, comme fuist celle que je vous ay demonstree; mais partie d'icelle: à fin que se qui en deffaudra, monstre assez, qu'elle n'est pas de celle-là. Disant par maniere de leuis à ceux qui m'affaillent, que ia long temps a, il y eut en nôstre cité vn citoyen nommé *Philippe Balduccy*, homme d'assez basse condition, mais au demeurant riche, bien acheminé & expert en plusieurs choses selon son estat: lequel auoit vne femme qu'il aymoit parfaictement, & elle luy, vnuans ensemble d'une vie douce & paisible: ne pensans à rien, tant comme à complaire entierement l'un à l'autre. Or auant (comme il auient de tous) que la bonne dame passa de ceste vie en l'autre, & ne laissa autre chose de soy à son mary, que vn filz qui estoit paraduventure de l'age de deus ans. Ce mary demoura autant desconforté, pour la mort de sa femme, que homme demoura iamais, d'autant qu'il auoit perdu chose qu'il aymoit fort, & se voyant séparé de la compagnie qu'il aymoit le plus, delibera du tout de ne vouloir plus estre du monde: mais s'adonner au service de Dieu, & faire le semblable de son petit filz. Parquoy ayant donné tout son bien pour Dieu, s'en alla incontinent sur le mont *Asinaire*, ou il se meit en vne petite cabuette avecques son filz, vnuant avecques lequel d'aumônes, d'abstinenices, & d'oraisons, il se gardoit sur tout de deuiser iamais en sa presence d'aucunes choses mondaines, ne de luy en laisser rien veoir: à fin qu'elles ne le divertissent d'un tel service: mais luy parloit touzours de la gloire de la

vit

vie éternelle, & de Dieu, & des saintz, ne luy enseignant autre chose que saintes oraisons, & le luy gant en celle vie plusieurs ans, ne le laissant jamais sortir de la cabuette, ny ne luy montrant autre chose que soy. Le bon homme auoit de coustume de venir quelque fois à Florence, là où ayant receu selon ses opportunitez quelque aulmosne des amys de Dieu, il s'en retournoit à son hermitage. Or auant que le garson éstant desia de l'aage de dixhuit ans, & le pere vieil, il luy demanda vn iour ou il alloit. Le pere le luy dist : A qui le garson dist alors, Mon pere, vous étes desormais vieil, & pouuez supporter mal aisement la peine, pourquoy ne me menez vous vne fois à Florence? à fin que en me faisant congoistre les amys, & denotz de nôstre seigneur, & les rostres, ie (qui suis icune, & supporteray mieux la peine que vous) puise apres aller à Florence pour noz necessitez, & vous demourerez ce pendant icy. Le bon homme voyant que le garson étoit desia grand, & le pensant si habite au service de Dieu, que les vanitez du monde le pourroient mal aisement tirer à elles, dist en seymesmes. Cestuy cy dit treshien. Parquoy voulant aller à Florence il le mena avecques soy. Quand il fut là, & qu'il vit les palays, les maisons, les eglises, & toutes les autres choses dont on voit la ville toute pleine, il commença à s'en esmerveiller fort: comme celuy qui n'en auoit jamais veu: auant qu'il en eust souuenance. Et demandoit de plusieurs choses à son pere, que c'éstoit, & comment se les nommoient. Le pere le luy disoit. Et quand il

l'auoit ouy dire il demourroit content : puis s'en-  
 queroit d'une autre chose , tant qu'en demandant  
 ainsi , le fiz d'un costé , & luy respondant le pere de  
 l'autre , ilz rencontrerent par fortune vne troupe  
 de belles ieunes dames , & bien en ordre , qui venoient  
 d'unes noces . Lesquelles tout außi tost que le garçon  
 les veit , demanda à son pere qu'elle chose c' estoit .  
 A qui le pere dist , Mon fiz , baïsse les yeux en ter-  
 re , & ne les regarde point : car c'est vne mauuaise  
 chose . Le garçon dist alors . Mais comment s'appel-  
 lent elles ? Le pere pour non reueiller en l'apetit con-  
 cupisçible du jeune garçon , aucun inclinable desir  
 moins que vtile , ne les voulut nōmer par leur pre-  
 pre nom , c'est à sçauoir , femmes . Mais luy dist : Elles  
 se nomment oyens . O chose esmerueillable à ouir , que  
 cestuy cy qui n'en auoit iamais vnu , ne se souciant  
 des palais , ne du beuf , ne du chenal , ne de l'asne , ne  
 d'argent , ne d'aucune autre chose qu'il eust vnu ,  
 dist soudainement . Mon pere , ie vous prie faictes tāt  
 que i'aye vne de ces oyens . A qui le pere dist : O Iesus  
 mon fiz , tai toy , c'est vne mauuaise chose . Et le gar-  
 çon en demandant luy dist : Comment mon pere , les  
 mauuaises choses sont elles ainsi faictes ? Ouy dist le  
 pere . Et le garçon respondit , Je ne sçay que vous voul-  
 lez dire , ne pourqwoy ces choses cy sont mauuai-  
 ses : car quant à moy il ne me semble point avoir enco-  
 res vnu chose si belle ne si plaisante , comme elles , qui  
 sont beaucoup plus belles que les anges painctz que  
 vous m'avez plufieurs fois monstrez . He mon pere ,  
 ie vous supplie si vous m'aymez faictes que nous me-  
 nions là hanli vne de ces oyens , & io luy donneray à  
 paix .

paître. Je ne le vneil pas, dist le pere: tu ne scais  
 point par où elles se passent. Et lors il cogneut in-  
 continent que la nature auoit plus de force que son  
 sens, & se repentit de l'auoir mené à Florence. Mais  
 ayant misques icy asse, dit de la présente nouvelle,  
 se sois content d'en demourer là, & vneil retour-  
 ner à ceux à qui ie l'ay racomptee. Aucuns donc  
 que de ceux qui me reprennent, disent que ie fay mal,  
 (merrennes dames) de me parforce à vous complai-  
 re. & que vous me plaisez trop, ce que ie confesse  
 devant tout le monde, i enten que vous me plaisez  
 grandement, & que ie me parforce de vous complai-  
 re entierement. Et leur demande s'ilz s'embiffent  
 de cecy, considerant, ie ne dy pas que i'aye congneut  
 les baisers amoureux, les plaisans embrassemens, &  
 les delectables fruitions, qu'on prent souuent de vous  
 autres mes douces dames: mais seulement d'auoir  
 res, & voy continuallement voz loutables cōditions,  
 la desirable beaulté, l'aornee gentillesse, & oultre ce  
 rostre honnesteté feminine: puis qu'à celuy qui auoit  
 esté nourry, estené & deuenu grand sur vne mōtaigne  
 sauvage, & solitaire, dedans le pourpris d'une petite  
 cabette, sans autre compagnie que de son pere, vous  
 faites incontinent qu'il vous vit, la seule chose qu'il  
 desira, qu'il demanda, & qu'il voulut seulement  
 faire avec affection. Ceux cy doncques me repren-  
 dront ilz me mordront ilz me desireront ilz si  
 vous me plaisez, ou bien si ie me parforce de vous  
 plaire? Moy duquel le corps n'a esté produit du ciel  
 que pour vous aymez, & qui des ma premiere enfan-  
 ce j'ay mis toute mon entente, sentant la vertu de

la lumiere de voz yeulx, la douleur de voz parolles  
mellifues, & la flamme allumee par pitoyables sou-  
pirs. Considerant mesmement que vous plenitez  
auant toute autre chose a un paure hermite garson-  
neau, sans sentiment, ou plus loist a une beste sauna-  
ge. Pour certain qui ne vous ayme, & qui ne des-  
tre estre aymé de vous, me reprend comme celuy qui  
ne sent, & ne cognoist les plaisirs, ne la vertu de l'affi-  
ction naturelle, aussi ie ne m'en soucie gueres.  
Quant aux autres qui parlent de mon aage, ilz mon-  
strent bien qu'ilz ne cognoissent point que encor  
que le porreau ayt la teste blanche, il à pourtant la  
queue vert. Aisquelz (laissant à part la gaudisse-  
tie) se respondz, que ie ne tiendray iamau à honte  
(tant que la vie me durera) le cōplaintre aux choses,  
ausquelles Guido Calvacant & Dante Aligueri desa-  
vient, & mesme Cino de Pistoie plein d'aage tin-  
drent à honneur, & leur fut chose tresagreable de cō-  
plaintre, & n'estoit que ce seroit sortir hors de la fa-  
çon de nostre deuifer, ie allegeroye les hystoires par-  
my mon d're: & monstreroye qu'elles sont toutes pli-  
nes d'hommes anciens, & vaillans, lesquelz en leur  
aage plus meur ont estudié songneusement de com-  
plaintre aux dames. Quoy ne sachantz ceux cy, le voy-  
sent chercher, & l'apprennent. Or de m'en deuoir  
aller demourer en Parnase avec les muses, ie confesse  
que le conseil est tresbon: mais nous ne pouuons tou-  
jours demourer avecques elles, ne elles avecques nous,  
& toutesfois quand il aduient que l'homme partant  
d'aucques elles, elles se delectent de revoir chose qui leur  
resemble, il ne metise d'en estre blasme. Or est il que

ESCA  
mariés font femme  
mariés font le  
mariés ont tréfier  
mariés sont les femme  
mariés sont les dames  
mariés vers, ou le  
mariés en faire fai-  
mariés bien,  
mariés & paradise  
mariés que ce sont ch-  
mariés plusien  
mariés paradise  
mariés que les  
mariés ces choses c-  
mariés penseront  
mariés des me-  
mariés ont si gra-  
mariés ne conseillent qu-  
mariés ie nesci-  
mariés qu'elle se  
mariés émuler par ue-  
mariés chercher parmy  
mariés que les poëies en-  
mariés que beauc  
mariés trésors, &  
mariés qui fait  
mariés la ou au c  
mariés d'au-  
mariés se  
mariés. Que

les muses sont femmes, & encor que les femmes ne  
valent ce que font les muses, si est ce qu'en premier  
especie elles ont ressemblance d'icelles muses: tellement  
que quand les femmes ne me plairoient pour autre  
raison, elles me deuropient plaire pour ceste la. Oul-  
tre ce que les dames m'ont laisse est occasion de com-  
poser mille vers, ou les muses ne furent iamais occa-  
sion de m'en faire faire vn seul. Bien est il vray qu'el-  
les m'ayderent bien, & m'enseignerent de les compo-  
ser, voire & paraduenture a escrire ces nouvelles. Et  
combien que ce soit chose tresbasse, si sont elles neant-  
mains renues plusieurs fois demourer avecques moy,  
pour le service paraduenture, & en l'honneur de la  
ressemblance que les femmes ont a elles. Parquoy  
enussant ces choses cy, je ne m'eloigne pas tant (com  
me plusieurs penseroient paraduenture) ne du mont  
de Parnase, ne des muses. Totalement que dirons nous a  
ceux laques ont si grande compassion de ma faim,  
qu'ilz me conseillent que ie pourchasse d'auoir dequoy  
manger. Certes ie ne scay, sinon que voulant penser en  
moymesmes qu'elle seroit leur responce si ie leur en  
alloye demailler par necessite, ie pense qu'ilz diroient,  
Va au chercher parmy tes fables. Et ie leur fay sca-  
uoir que les poeies en ont iadis plus trouue parmy  
leurs fables, que beaucoup de riches n'ont fait par-  
my leurs iheroz, & aussi qu'il en ya eu plusieurs  
autres qui ont faict fleurir leur aage auant de  
leurs fables, la ou au contraire grand nombre d'an-  
tres cherchant d'auoir plus dequoy viure qu'il ne  
leur estoit besoing, se sont ruinez & perduz ma-  
lheureusement. Que doray-je plus que ceux la que

je vnoil dire me chassent hardiment quand ie les  
en iray demander, non pas que (la Dieu gracie)  
i'en aye besoing: mais quand encor la nécessité sur-  
viendroit, ie sçay (suyuant l'Apostre) abonder &  
endurer nécessité, & par ainsi que personne ne se  
soucye de moy plus que ie m'en soucie. Quant à ceux  
qui disent que ces choses n'ont pas esté ainsi comme  
ie les dy, certes ie auroye grand plaisir qu'ilz aportas-  
sent les originaulx, s'ilz se trouuoient discordans de  
ce que i'escry, ie diroje qu'ilz auvoient iuste occa-  
sion de me reprendre, & moy mesme me parforcevoi-  
de m'amender, mais iusques à ce qu'ilz me facent ap-  
paroir d'autres choses que de parolles, ie les laisseray  
avec leur opinion & suzuray la mienne, disant d'eux  
ce qu'ilz disent de moy. Or m'estant aduis que pour  
ceste foys ie leur ay assez respondu, ie dy tresgentilles  
dames, que à l'ayde de Dieu & de la vostre, en la-  
quelle i'espere ie tireray plus oultre, armé de bea-  
ne patience, tournant le doz à ce vent & le lais-  
sant souffler, par ce que ie ne voy point qu'il s'euist  
aduenir de moy autre chose que ce qu'il aduenit  
de la poussiere menuë, quand vn tourbillon de vent  
la souffle: car ou il ne la fait mouvoir de dessus ter-  
re, ou s'il l'estrie il la porte en hault, & plusieurs  
fois la laisse sur la teste des hommes, sur la con-  
ronne des Roys & des Empereurs, & quelque  
fois sur les haultz palais, & sur les plus haultes ci-  
mes des tours: desquelles si par fortune elle tombe,  
elle ne peut descendre plus bas que le lieu d'ou elle est  
partie. Et par ainsi si ie me delibera, iamais de  
vous complaire de toute ma puissance en aucune chose

des, certes ie m'y disposeray maintenant plus que  
jamais; parce que ie cognoy bien qu'il n'y aura per-  
sonne qui puisse dire avecques raison, sinon que les  
autres & moy qui vous aymons, faisons ce que na-  
ture a commandé: pour résister aux loix de laquel-  
le il faudroit trop grandes forces: lesquelles on a  
tenu employer plusieurs fois, non seulement en vain,  
mais avecques le tresgrand dommage de celuy qui  
s'en travailloit. Lesquelles forces ie confesse n'a-  
voir point, & si ne desire de les auoir en cest en-  
droit, ou si te les auoye, je les presteroye plus tost à  
un autre, que de les mettre en œuvre pour moy; par-  
ques ie conseille à ceux qui me veulent ainsi pic-  
quer & blasmer qu'ilz se taisent. Et s'ilz ne se  
peuvent eschaufer à aymez, qu'ilz viuent en leur  
morsondure, & demourans en leurs delices, ou  
plus tost appetiz corrompuz, qu'ilz me laissent  
demourer à mon appetit ce peu de temps que i'ay  
à vure. Mais il est temps mes belles dames de retour-  
ner d'en nous sommes partiz, & de suyure l'ordre  
excomécé: car nous auons asséz extranagué. Le so-  
leil auoit desia chassé toutes les esroilles du ciel & l'ō-  
brage lumide de la nusict de dessus la terre quād Phi-  
lstrate Roy, s'estat lege, fit pareillement leuert toute sa  
Espagne. Tuis éstant venuz au beau iardin commen-  
cerent à passer le temps, & diffierent (l'heure du disner  
muni au lieu qu'ilz auoyent souppé le soir precedēt.  
Et apres que le soleil fut au plus hault qu'il peut estre  
& qu'ilz se furent leuez de dormir, ilz se seirēt à la  
maniere acoustumee auprès de la belle fontaine. Et  
lors le Roy commanda à madame Flaminette qu'el-  
le

412 QUATRIÈME TOURNÉE DU  
le donnast commencement aux nouvelles. Laquelle  
sans plus attendre qu'on le luy dist, commença par  
ter gracieusement ainsi.

TANCRE DYT PRINCE DE SALERNE fit tuer l'amy de sa fille, & luy envoja le cœur  
en vne coupe d'or: laquelle y mit apres de l'eau em-  
poisonnée qu'elle beut & mourut ainsi.

Nouvelle 1.

Pour laquelle est denotée la force d'amour & repris-  
se la cruauté de ceux qui le pensent faire cé-  
ser par battre ou tuer l'un des amans.



OSTRE ROY (mes nobles dames) nous a aujourd'buy donné vn subit fort fascheux & ennuyeux pour des-  
ser: mesmes si nous considerons quel-  
on nous sommes venuz pour nous ref-  
souyr, il nous fait racompter les larmes d'autry:  
lesquelles ne se peuvent dire sans ce que celuy mesme  
qui les dit, & qui les oyt n'en aye compassion: mais il  
l'a fait paraduventure pour moderer aucunement le  
plaisir que nous avons eu ces iours passéz. Au fort,  
quoy que ce soit qui l'ait meu à cecy, puis qu'il ne  
m'est loysible de changer, ou contreuenir à son plaisir,  
je racomptay vn accident pitoyable, ou plus test ma  
heureux & digne de noz larmes. T'ancredy prin-  
ce de Salerne eust esté seigneur fort humain & de be-  
aute nature, si en sa vieillesse il n'eust souillé ses mains  
en son propre sang. Orest il que ce prince n'eut en  
tous le temps de sa vie que vne seule fille: encor plus  
heureux auroit il esté, s'il ne l'eust point eue: laquelle  
fut autant cherement aydee de luy que fille fut enc-

qua